

Montauban-Nîmes regards croisés

"Barcelone est ma mémoire" Manuel Vasquez Montalban (Mai 1990)

Quels sont les objectifs de ce travail ?

Un cadre historique : 1830-1900 et deux villes Nîmes et Montauban.

Pour l'anecdote indiquons que ces deux villes se rejoignent dans le grand melting-pot nord-américain en ayant donné aux USA, deux mots symboles.

Pour Montauban le mot *Cadillac* (le fondateur de Détroit était Lamothe-Cadillac natif de la région de Montauban) et pour Nîmes, le mot *Jean* puisque la toile bleue qui permet à Lévi de fabriquer son pantalon venait de cette ville même si le mot lui-même vient de *gênoese* soit Gênesⁱ.

A travers le cas de deux écrivains nous allons croiser leur ville de naissance Montauban et Nîmes. Quels rapports avec les travaux de ce colloque ?ⁱⁱ

D'abord observons que ces deux écrivains ont en commun le souci constant de la réalité. Pas à la manière réaliste ni à la manière naturaliste, il est vrai. Ce souci du réel les conduit à reproduire dans leur littérature les problèmes sociolinguistiques qu'ils rencontrent. Dans le roman de l'un d'eux, une personne déclare :

"Mme Portal détestait la langue du cru, ce patois admirable de couleur et de sonorité qui vibre comme un écho latin par-dessus la mer bleue et que parlent seuls là-bas le peuple et les paysans."

Quant à l'autre il déclare clairement en parlant des Parisiens :

"Si je parle leur langue, la française, ils n'ignorent pas que je pense en méridional, et de là leur haine pour mes compatriotes et pour moi-même en particulier."

Et donnant des conseils à un poète local le même lui demande :

« Si vous voulez qu'elle persiste à vivre [la langue d'oc] et qu'elle reprenne son rang dans le monde, il faut absolument en fixer la prononciation et l'orthographe. En Provence, Mistral et sa bande de félibres ont fait des lexiques et des grammaires. Pourquoi Fourès du Lauragais et vous, son très digne lieutenant du Quercy, n'en feriez-vous pas autant ? »

Mais pourquoi mettre les deux écrivains en rapport avec leur ville natale ?

A se fier aux titres des interventions de ce colloque l'idée de ville ne paraît pas très opérationnelle pour les problèmes qui nous occupent. Je note dans la présentation, les expressions suivantes : "espace breton", "régions occitanes" "espaces nord et sud" "les langues du Rhin", "les français régionaux" "la catalogne nord" "pays valencien/pays de Barcelone". Avec Barcelone je peux inclure comme ville, Nice et le cas de Nîmes étudié par Marconot. Bien sûr, n'existe ni un parler montalbanais ni un parler nîmois. Cependant, l'entité représentée par les villes a largement me semble une porte d'entrée vers les notions de pays ou de régions.

Passer par ces deux villes permet de mieux approcher le Midi et le rapport entre les deux langues, l'occitane et la française. Passer par les villes peut se lire dans un récent travail positif en ce domaine : *Limoges ville rouge*, de l'américain Merriman publié chez Belinⁱⁱⁱ. Parmi les acquisitions collectives de la ville, il note, sans les développer, les acquisitions linguistiques. Il permet surtout de mesurer la force des villes au 19^{ème} siècle sur la base suivante :

"La plus importante fonction des villes au 19^{ème} siècle : amener le peuple à la vie politique"

Pour travailler à partir d'une identité de la ville, il se réfère à Maurice Agulhon. A la ville lieu central, s'ajoute l'idée que les artistes sont d'abord d'un lieu^{iv}, phénomène toujours occulté pour peut-être nous faire croire que le génie doit rester au-dessus de tout.

"Tant il est vrai qu'il existe, entre une œuvre et la réalité où elle a pris naissance, dont elle s'est nourrie - Baudelaire et Paris ; Machado et la Castille ; Pavese et le Piémont - une relation autrement subtile et profonde que celle du simple déterminisme géographique"

nous avertit G. Haldas en présentant Giovanni Verga^v.
Mais qui sont nos deux écrivains ?

1 - Présentations

Si on considère que notre vie passe par nos poumons, vous conviendrez qu'elle est faite d'inspirations et d'expirations. Pour l'écrivain, l'inspiration est son lieu de naissance et l'expiration le lieu de sa mort, donc ma présentation de Daudet et Cladel (les deux écrivains) peut être rapide. Voici d'abord **l'inoubliable** Alphonse Daudet qui naquit à Nîmes en 1840 et fut enterré au Père-Lachaise en 1897. Et voici **l'oublié** Léon Cladel qui naquit à Montauban en 1835 et fut enterré au Père-Lachaise en 1892. Daudet est donc né 5 ans après Cladel et meurt 5 ans après lui ! Quelle coordination !

Entre ces moments extrêmes de la vie existe une part de volonté : l'aspiration.

Tous les deux, en bons provinciaux, voulurent monter à Paris y chercher la gloire. Leur atterrissage en la nouvelle Babylone se produira en 1857.

Ensemble ils connaîtront la vie de bohème, d'où l'un, en extraira son premier texte : *Les amoureuses*, quand l'autre écrira : *Les amours éternelles*, publié dans *Les Amours romantiques*.

Ensemble ils supporteront la vie de travail, par exemple à la *Revue Fantaisiste*.

Dès le départ, leur amitié a fait que Cladel participant au Parnasse, Daudet pouvait se moquer de cette école littéraire en publiant *le Parnassiculet*.

Cette amitié dura toute leur vie (Mme Daudet le rappelle dans ses souvenirs où elle reconnaît que même dans les moments difficiles - quand Daudet se mit en tête d'être académicien - Cladel resta fidèle) et ils eurent beaucoup d'enfants.

A ce niveau, ils continuent de se ressembler puisqu'ils sont parmi les rares écrivains à avoir eu des enfants écrivains.

Tout le monde connaît le célèbre fils d'Alphonse, le fameux Léon (tiens comme Cladel !). Mais qui connaît la fille du montalbanais, Judith Cladel, secrétaire de Rodin et écrivain comme son père ?

Qui peut imaginer jusqu'à quel point ces deux histoires sont parallèles ?

Daudet écrira son livre décisif, *Le Petit Chose*, (publié en 1868) en se repliant au moulin

de Fontvielle qui s'appelle Montauban, au moment où Cladel "trouvera sa manière" en écrivant *Le Bouscassié* (publié en 1869) au moulin de La Lande en Quercy.

Même après leur mort leur histoire continuera de se ressembler.

Cladel aura sa statue à Montauban, œuvre de Bourdelle et Daudet la sienne à Nîmes œuvre de Falguières, le maître de Bourdelle.

Chacun d'eux aura droit à sa statue dans un jardin de Paris (cependant celle de Daudet est installée en 1902 alors que celle de Cladel attendra 1927 et sera détruite par les Allemands).

Tous les deux auront Lucien Descaves pour les défendre. Ce dernier en 1903 écrira :

« Alphonse Daudet intime a été souvent méconnu, calomnié. L'heure est venue, pour moi, de dire une histoire que je sais et qui n'a jamais été racontée. »

Et cette histoire prouvera la générosité de Daudet.

En 1931, Lucien Descaves préfacera un inédit de Cladel : INRI (titre de roman qui ne doit pas tromper : y est évoquée la vie de deux communards)

2 - La ville natale

Pour Cladel comme pour Daudet leur ville sera fondamentale, non par l'œuvre produite (ils en parlent peu), mais comme sous-bassement à leur travail littéraire. Ce qu'au départ j'appelai l'inspiration.

Dans *Le Petit Chose*, une histoire de son enfance, Daudet nous dit seulement ceci au sujet de Nîmes (je crois que chaque mot pèse lourd) :

"Je suis né le 13 mai 18..., dans une ville du Languedoc, où l'on trouve, comme dans toutes les villes du Midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière, un couvent de Carmélites et deux ou trois monuments romains."

Cette brève et unique description de sa ville natale peut s'expliquer par le fait qu'il part très vite à Lyon (à 10 ans environ) et n'était pas en âge de prendre conscience de ce qu'est la ville. Il y reviendra dans le roman qu'il aime beaucoup *Numa Roumestan*. Il avoue:

"La maison où je fais naître Numa est celle de mes huit ans, rue Séguier"

Voici, dans le roman, la description :

"C'est ici que je suis né, dit Numa...C'était dans une rue assez large, pavée de cailloux pointus, sans trottoir, une maisonnette obscure et grise entre un couvent des Ursulines ombragé de grands platanes et un ancien hôtel d'apparence seigneuriale portant des armes incrustées et cette inscription : "Hôtel de Roche maure". En face, un monument très vieux, sans caractère, bordé de colonnes frustes, de torses de statues, de pierres tumulaires criblées de chiffres romains, s'intitulait "Académie" en lettres décorées au-dessus d'un portail vert. C'est là que l'illustre orateur [Numa] avait vu le jour le 15 Juillet 1832 ; et l'on aurait pu faire plus d'un rapprochement de son talent étriqué, classique, de sa tradition catholique et légitimiste à cette maison de petit bourgeois besogneux flanquée d'un couvent, d'un hôtel seigneurial et regardant une académie de province."

Cette description plus longue que la précédente nous renvoie surtout à un coin de rue et non à la ville dans son entier. Etrangement nous retrouverons les mêmes pavés pointus chez Cladel. Dans un de ses livres, *N'a qu'un oeil*, il fait commencer l'histoire à Montauban où "par le pavé pointu dont les chaussées montalbanaises sont garnies" il quitte la ville pour la campagne lieu où se déroule toute l'histoire.

Daudet et Cladel suivent la route qui les mène de leur ville vers la campagne ou vers Paris. Zola à l'inverse prendra la route surtout pour aller des campagnes vers les villes. Dans ce rapport ville/monde rural (en fait de campagne il s'agit le plus souvent du village et de la terre environnante), il faudrait se pencher sur le sens donné à Paris.

En conclusion de cette première approche je cite Cladel :

"En revoyant tout à coup la cité, le village, le hameau, l'écart, le chaume où la vie lui fut donné, où s'écoula son enfance et loin desquels, adolescent, il était allé chercher fortune, tout homme tréssaille jusque dans la moelle de ses os."

La ville est donc perçue sur le mode sentimental (au même titre que le hameau!), comme un repère pour l'individu et non comme une force sociale, un moteur de la civilisation, une entité propre. En disant "je suis du Quercy" Cladel plaçait ainsi la ville derrière la région. Aujourd'hui, ceux du Quercy, même s'ils ne sont pas Montalbanais disent : "je suis de Montauban" car la ville est plus repérable.

3 - La ville et son histoire

Entre les deux écrivains va intervenir à ce niveau, une différenciation.

Le passé romain de Nîmes est évoqué nous l'avons vu de manière plutôt légère.

Dans son œuvre qui traite "des mœurs contemporaines" Daudet s'en tiendra à de telles évocations insignifiantes du point de vue historique.

Cladel au contraire évoquera fièrement la lutte de Montauban la protestante qu'il rapprochera de la lutte contre le coup d'état du 2 Décembre puisque le 4-12-1851 les révoltés se trouvent dans la salle de 1621.

"Montauban, ma ville natale. Nous étions dans une vaste salle, au premier étage d'une antique maison sise rue St-Louis. Sous les voûtes de ce bâtiment, suivant la tradition, les chefs huguenots assiégés en 1621 par Louis XIII avaient jurés de mourir pour leur religion et de vaincre pour le salut de la cité."

Cet extrait de la nouvelle "89" est réécrit dans *La Kyrielle de chiens*, livre où l'auteur raconte sa vie à partir de l'histoire de ses chiens.

"Nous eûmes beaucoup de côtes à gravir et d'autres à descendre avant d'apercevoir à l'horizon le clocher de brique de la cité huguenote où Louis XIII et ses maréchaux de France échouèrent en 1621 et que Richelieu plus tard démantela."

Il est temps de préciser que Cladel n'était pas protestant mais communal.

Quand on sait que Daudet fut secrétaire de Morny comment firent-ils pour ne pas se fâcher ? D'autant que Daudet, parlant lui aussi de la Deuxième République ne cache pas d'où il vient.

"A entendre mon père, vous auriez juré que cette Révolution de 18.., qui nous avait mis à mal, était spécialement dirigée contre nous. Aussi je vous prie de croire que les révolutionnaires n'étaient pas en odeur de sainteté dans la maison Eysette. Dieu sait ce que nous avons dit de ces messieurs en ce temps-là!"

En ce temps là, le petit Cladel, qui avait 13 ans, sonnait les cloches de son séminaire pour dire sa joie quand il apprit la chute du roi !

Cladel évoquera donc sa ville résistante, celle qui se leva en Décembre 1848, celle qui fit 89 mais sur ce thème là, il n'écrivit pourtant jamais rien de bien important (il écrivit un livre sur la révolution française mais dont le décor est rural).

Le père de Cladel, avait sur les routes de France gagné le nom mystérieux de *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas* et même dans la nouvelle qui a ce titre, rien n'est fait pour décrire la ville.

Donc à ce stade de mon exposé, nous notons l'existence de deux villes à l'histoire parallèle puisqu'elles furent villes calvinistes, villes à la forte industrie textiles, donnant naissance à deux écrivains qui se ressemblent, s'assemblent mais se différencient car ils n'ont pas avec l'histoire de leur ville le même rapport, ce qui va entraîner plusieurs conséquences même au niveau linguistique.

4 - Les contradictions

a) contradictions vécues par les écrivains

Comme la ville est celle des souvenirs d'enfance elle ne peut agir en tant que ville (sauf de manière très passagère), car l'enfant ne voit pas plus loin que le bout de sa rue. Daudet et Cladel cherchant à peindre le réel, tout en refusant l'étiquette réaliste ou naturaliste (Cladel se désigne comme naturaliste) ils ne décriront que le réel de leur âge adulte : la rencontre avec Paris ou avec le monde rural.

Ce contexte, qui met la ville natale au second plan, est aggravé par la conception qu'ils ont de la ville. Si Cladel en particulier écrit plus souvent "cité" que "ville", il ne faut pas y voir la recherche d'un effet littéraire mais la volonté de se référer à un passé, à une époque où Haussmann n'était pas né. Ils sont donc d'un siècle où la ville s'impose, et ils se tournent pourtant vers l'extérieur des villes.

b) contradictions des commentateurs

Pas question de réduire l'écrivain à sa ville natale. Au contraire, en essayant d'articuler ce lieu et l'écrivain, je me complique la tâche puisque ce lieu apparaît peu dans l'écriture de l'écrivain. Aussi les commentateurs, pour Daudet comme pour Cladel réduiront les écrivains non à la ville mais à la terre natale.

"Si le témoignage de Lucien Daudet nous intéresse c'est précisément parce que l'on retrouve en Daudet les qualités traditionnelles du pays ardéchois : l'acharnement au travail, la délicatesse des sentiments et un esprit d'observation particulièrement développé."^{vi}

En écrivant cela Roger Ferlet se réfère aux grands-parents de l'écrivain. Sans nier l'importance du lien grand-père/petit-fils pour les écrivains du 19^{ème} siècle, je crois qu'il ne faut tout de même pas trop extrapoler.

Nos deux écrivains ont pris plaisir à évoquer le monde rural mais pour parler de la vie en ville rien ne vaut Paris. La question n'est pas d'opposer les deux lieux mais de comprendre de quelle ville il s'agit. Pour Cladel et Daudet, les deux villes ne sont que des repères pour élargir le champ du regard à l'essentiel, le Midi, sa langue, ses coutumes.

5 - Le Midi comme élargissement

Montauban et Nîmes ouvrent les portes du Midi. Les deux écrivains ne se priveront pas de rappeler leur origine méridionale commune mais nous allons vérifier que leur insertion dans leur ville natale produira des effets différents. Pour Daudet, *Tartarin* et surtout *Numa Roumestan* provoqueront en son Midi des réactions hostiles.

"Le Midi s'en est fâché comme d'un blasphème. Le Nord s'en est réjoui comme d'une vengeance" dit Henry Céard.

Par contre, Cladel avec *Boussacsié*, se fait mieux accepter de ses compatriotes puisque son père daigne enfin le féliciter. Car il parle plus du village que de la ville ? Faut-il juger ces comportements différents comme la marque de deux Midi différents : celui du Sud-Est et celui du Sud-Ouest, dont Nîmes et Montauban seraient des symboles?

a) la France comme rapports entre le Nord et le Sud

Cladel dira clairement sa position :

" Un jour viendra, je le vois, je le sens, je le sais, où Paris sera bien heureux de ne pas nous avoir tout à fait démarqués et ce sont les provinces qui, tôt ou tard, en reprenant leurs vieilles franchises et chacune son langage particulier, sauvegarderont la France, que la centralisation a complètement émasculée et que les Prussiens achèveraient, s'il n'y avait pas sur notre sol des hommes décidés à tout pour rendre son lustre au pays natal, qu'il se nomme l'Auvergne ou la Guyenne ou la Gascogne ou le Rouergue ou le Quercy. Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'inspire que très peu de sympathie aux boulevardiers de la Capitale, ainsi qu'à ceux qui s'intitulent seulement Français ? Oui, ce sont des Français, ceux-là, qui ne demanderaient pas mieux que de marcher derrière un autre Simon de Montfort pour exterminer les petits de ceux qu'il massacra, brûla, terrorisa sans pitié. Non, non ils ne m'auront jamais, ces surgeons de nos conquérants. " (1885, lettre à A. Quercy)

Pour Daudet on peut se référer à ce que dit son fils qui cite d'ailleurs son père :

"A Alphonse Daudet revient le mérite d'avoir dressé, dans une lumière éclatante, le type, jusqu'alors seulement caricatural de «l'Homme du Midi». Une pareille tentative exigeait un Méridional, qui seul connaît le fort et le faible de sa race, mais un Méridional assez subtil pour se dédoubler, s'observer soi-même, rechercher, dans ses gestes et ses mobiles propres, ce qu'ils peuvent avoir d'autochtone, de national, de "différent". Entre tant de problèmes auxquels mon père s'attacha et se dévoua, il n'en est aucun peut-être dont il ait si passionnément suivi les phases et les aspects divers "

et il cite son père pour appuyer sa démonstration :

"Cette question n'intéresse pas seulement la France. Chaque pays à son Nord et son Midi, deux pôles entre lesquels oscillent les caractères et les tempéraments. Autant il serait exagéré de rapporter toutes les variations morales à des questions de climat, autant il serait fou de ne pas tenir compte des divergences énormes qu'amènent les degrés de latitude."^{vii}

Face à l'approche historique de Cladel nous avons l'approche géographique de Daudet. Mais les deux sont d'accord pour considérer qu'il ne faut pas laisser la France à ceux du Nord, qu'il ne faut pas, pour autant, se l'approprier entre gens du Sud mais qu'il faut la voir comme l'émanation du rapport Nord/Sud.

b) les différences au sein même du Midi

A partir du moment, où face à la culture "unitariste", l'écrivain fait surgir l'analyse de la "différence" au sein de la France, il est conduit à l'appliquer à son propre sujet. Donc la France étant pensée comme création du rapport Nord/Sud, le Midi est présenté aussi dans sa diversité, le rapport Est/Ouest. Cladel, avec la citation de départ prouve qu'il défend la pluralité de cette langue d'oc, et se situe du côté du Toulousain Fourès, un vieil ami à lui qu'il a souvent reçu à Paris. Il donnera un poème dans le numéro 1 de *La lauzeto* en 1878.

Daudet, ami de Mistral, décrit ainsi un cabaret parisien :

"Tout le Midi français s'épanouissait là, dans ses nuances diverses. Midi gascon, Midi provençal, de Bordeaux, de Toulouse, de Marseille, Midi périgourdan, auvergnat, ariègeois, ardéchois, pyrénéen, des noms en as, en us, en ac, éclatants, ronflants et barbares, Etcheverry, Terminarias, Bentaboulech, Laboulbène, des noms qui

semblaient jaillir de la gueule d'une escopette ou partaient comme un coup de mine, dans une accentuation féroce."^{viii}

Daudet utilise quelques villes comme références mais aussi plusieurs notations linguistiques. A force de chercher la différence jusqu'où ne risque-t-on pas de tomber ?

c) les pièges de la différence

Des pièges de la différence nous n'en sommes pas encore sortis. Il faut donc rester dans le cadre de l'époque pour se demander si Daudet a vraiment ridiculisé le Midi et si oui quel Midi ? A-t-il été repoussé parce que les défenseurs du Midi rejetaient l'écrivain du Nord qui était un traître ne serait-ce que parce qu'il n'utilisait pas la langue d'oc ? L'amitié Cladel-Daudet ne peut-elle nous inciter à lire autrement Daudet ?

Auguste Fourès autour des années 1880 écrira des poèmes en l'honneur de Georges Sand, Victor Hugo. Pour le grand Honoré de Balzac il écrit même ceci :*

"Ounourat de Balzac, se t'an fait Tourangel,
De nostre Lengodoc as sul front lo sagel.
O, toun paire es nascut per la terro tarneso,
Al vilatge apelat ço de la Nougarié."^{ix}

Il est vrai Fourès n'est pas représentatif mais au même moment d'autres poètes du Midi dialoguent avec Daudet. A. Langlade écrit un poème au titre clair :

Malhan a Daudet

La patria que cantan, es aquela Malhan
Qu'ai servit per dévè, de moun cor, de moun sang (..)
Paisan, ta patria es en premier toun nis,
Ta patria, crestian, eh be! per ne fini,
es la terra, es la mar, es lou ciel, l'infini !"

Cette dernière citation montre, d'une part que certains ne doutaient pas de la sincérité de Daudet, et d'autre part que, si Léon Daudet a réduit la petite patrie à son propre patriotisme, le père avait la vue meilleure et plus large.

Bref, Daudet bouscule le Midi mais un siècle après il ne faut pas en déduire qu'il le terrasse.

Pour mieux lire Daudet, le réduire à son propre face à face avec le Midi, fait oublier l'existence de sa femme. Comme Cladel, Daudet va dédier deux livres décisifs à son épouse. Et la place de la femme n'est pas qu'une question d'écriture (les deux seront les correctrices attentives des deux écrivains). Elles sont toutes les deux parisiennes et ne semblent pas aimer le Midi. De plus, le problème est lié à la conception de la femme. Ce dernier point et la conception de la politique chez Daudet devraient nous permettre ensuite de revenir aux deux villes pour enrichir et clore momentanément la réflexion.

d) les pièges de la politique

"Je hais la politique" déclare Daudet ... et pourtant il note qu'une des différences entre le Nord et le Midi est le rapport à la politique. Il refuse la politique parce qu'elle divise.

Incontestablement Daudet veut être celui qui dévoile les contradictions et qui ensuite rêve de recoller les morceaux. Son dernier livre s'appelle *Soutien de famille* et montre comment un politicien se comporte de manière inadmissible. Ce roman lui vaudra les bouderies de la classe politique le jour de son enterrement. Bien sûr, à critiquer la république magouilleuse comme il le fait, on peut ouvrir la voie de l'extrême droite

(mais le fils n'explique pas le père). Il dénonce la politique tout en restant charmé par elle. Dans *Numa Roumestan*, un politicien méridional de droite est présenté sous un très mauvais jour. Beaucoup ont pensé qu'il s'agissait de Gambetta. Daudet a rejeté cette analyse. Une polémique secondaire par rapport à ce que veut révéler le roman.

Emile Blayet nous apporte une anecdote révélatrice. Au restaurant, le maître d'hôtel s'approche et Daudet lui déclare :

"Monsieur, vous avez l'honneur de traiter aujourd'hui l'illustre Roumestan et son non moins illustre ami Bompard."

Ce jeu pourrait être sans conséquence si pour représenter le Midi, Daudet ne s'était proposé de faire un roman sur Napoléon.

"Pour le jour où le roman de mœurs me fatiguerait par l'étroitesse et le convenu de son cadre, où j'éprouverais le besoin de m'espacer plus loin et plus haut, j'avais rêvé cela, donner la dominante de cette existence féerique de Napoléon, expliquer l'homme extraordinaire par ce seul mot très simple, LE MIDI, auquel toute la science de Taine n'a pas songé." [ici la Corse est annexée au Midi]

Le passage de Daudet dans les bureaux de Morny, et le fait d'avoir côtoyé Gambetta et son origine méridionale ont fait rêver l'écrivain qui aurait bien aimé faire carrière dans la politique. Pour enfoncer mon clou encore une citation, cette fois celle de Jules Claretie le Limogéaud, ami des félibres, personnage arrivé de la Troisième République, qui déclare :

« Daudet a peut-être à son insu, mis quelque chose de lui-même dans ce Roumestan. »^x

Si tel est le cas, et je le pense, on peut noter la multiplicité des effets de miroirs qu'il faut saisir dans l'œuvre de Daudet.

Par rapport au travail du colloque, Roumestan nous révèle l'essentiel dans cette phrase :

« Quand je ne parle pas, je ne pense pas disait-il très naïvement; et c'était vrai. La parole ne jaillissait pas chez lui par la force de la pensée, elle la devançait au contraire, l'éveillait à son bruit tout machinal."

Au Nord on pense avant de parler et au Sud on parle pour pouvoir penser. Le politicien, professionnel de l'usage du mot (et du mot usagé) Gambetta en personne, dira à Daudet :

"Quand je ne parle pas je ne pense pas - est-il un mot fabriqué ou un mot entendu ? »

Et Daudet répondant "de pure invention, mon cher Gambetta", mais Gambetta ajoute :

« Eh bien ! ce matin au conseil des ministres, un de mes collègues, Midi de Montpellier, celui-là, nous a déclarés qu'il ne pensait qu'en parlant ... Décidément le mot est bien de là-bas..".^{xi}

Voilà comment de la politique nous en sommes venu au bon mot mais que devient Cladel que nous avons oublié ?

Cladel aussi a toujours été marqué par la question politique. Son confident était le député-poète de Marseille Clovis Hugues qui déclare :

"Mon improvisation est pittoresque et même un peu débraillée, elle s'épanouit dans la fumée des pipes et ne redoute pas les odeurs violentes. Je ressemble à mon compatriote Numa Roumestan : chez moi, la pensée s'éveille avec le verbe."^{xii}

Cladel fut aussi l'ami de Gambetta (un Quercynol) avec qui il se fâcha quand il découvre que ce dernier avait honte de ses origines modestes. Ami de Benoît Malon le fondateur

de la Revue Socialiste. Cladel a fait lui aussi un roman politique, qu'il regretta ensuite et qui fait référence à Gambetta.

Cladel, l'ami de l'autre montalbanais Bourdelle dont Gaston Varenne nous dit :

"Ses pensées se présentent parfois comme noyées dans un flot verbal que Bourdelle ne prend pas la peine d'endiguer. Il pense tout haut et il parle comme il pense, surabondamment."^{xiii}

Cladel et Daudet déplacèrent à leur façon la parole politique vers la littérature.

Cladel, s'appuie sur son histoire familiale et sur l'histoire de sa ville (il eut un grand-oncle guillotiné pour royalisme, et un grand-père soldat de l'an II) pour réconcilier tout le monde avec la gauche.

Daudet néglige l'histoire de Nîmes, pour mieux réconcilier tout le monde avec la droite.

e) la conception de la femme

Les femmes, souvent considérées par les hommes comme bavardes, s'installent bizarrement dans ce tableau d'où il ressort qu'il faut parler pour être.

"Le méridional est tellement convaincu de l'infériorité de la femme qu'une fois marié, sûr de son bonheur, il s'y installe en maître, en pacha, acceptant l'amour comme un hommage."^{xiv}

Cladel terminera, avant de mourir, *La Juive Errante*, hommage à la femme justicière, hommage aux juifs aussi (sa femme était juive) comme s'il avait prévu les égarements de son pays qui se produisirent après sa mort.

Les femmes sauvent le Midi aussi bien chez Daudet, que chez Cladel (ce dernier est cependant beaucoup moins sévère avec les hommes et aurait tendance à faire des femmes viriles).

6 - Retour à la ville

Au 19^{ème} siècle, Montauban resta une ville stagnante et Nîmes perdit sa place dans la liste des dix premières villes les plus peuplées. La force des villes moyennes d'aujourd'hui, qui se vendent sous forme de logos divers, qui se donnent des images de marque et qui s'ouvrent au monde, n'était pas d'actualité à l'époque. Le dernier *Mondial* a rappelé que les équipes nationales européennes n'étaient le plus souvent que des équipes de ville. Pour l'Italie, Milan et Turin. Pour l'Autriche, Vienne. etc.

La ville hier, ne représentait pas le même enjeu qu'aujourd'hui, du point de vue socio-économique, culturel elle était déjà une référence. Grenoble pour Stendhal ou Bruges pour Rodendach.

Comprendre Daudet à partir de Nîmes et en dialoguant avec Cladel-Montauban, peut permettre de découvrir des miroirs littéraires qui étaient, sans eux, invisibles. Celui de l'autodérision chez Daudet. Celui de l'inquiétude chez Cladel.

Cladel fait davantage référence à l'histoire de sa ville, celle de Jeanbon Saint-André, celle d'Ingres, de Mary-Lafon puis celle de Perbosc.

Daudet, restant l'ami de Cladel, peut se lire en rapport avec Rabaud St Etienne et Guizot. Quand il écrit que "la jeunesse du Midi a été élevée dans le mépris dou fémélan" il ne veut ni régler des comptes avec le Midi, ni écrire n'importe quoi, il veut articuler ce qu'il a vécu à Nîmes, ce qu'il vit avec sa femme et ce qu'il rêve : un monde où la femme et l'homme serait réconcilié pour le plaisir de tous.

Cladel rêve aussi de réconciliation : il se fera préfacier son premier livre par Baudelaire tout en gardant toute son amitié pour Hugo !

Ce commun désir de réconciliation, n'était-il pas un moyen de surmonter les clivages entre catholiques et protestants si forts aussi bien à Nîmes qu'à Montauban ?

Cladel commença par être un catholique convaincu puis de manière difficile rompit avec la religion. Daudet n'a-t-il pas suivi la même pente ? Daudet n'a pas insulté le Midi. Il faut le lire dans le monde où il a évolué et se méfier de ceux qui, en l'insultant, lui ont donné raison.

Du point de vue sociolinguistique, il est possible d'utiliser le travail de Daudet pour répondre à quelques questions.

Celle-ci par exemple qui sera ma conclusion ; Le Midi est-il le lieu de l'exagération verbale ? Daudet déclare :

« Numa Roumestan me valut des lettres anonymes furibondes. Les félibres eux-mêmes s'enflammèrent. Des vers lus en séance m'appelaient renégat, malfaiteur. "On voudrait lui battre l'aubade - les baguettes tombent des mains" disait un sonnet provençal du vieux Borrelly. Et moi qui comptait sur mes compatriotes pour témoigner que je n'avais ni caricaturé, ni menti. Mais non ; interrogez-les : même aujourd'hui que leur colère est tombée, le plus exalté le plus extrême Midi de tous, prendra un air raisonnable pour répondre : "Oh ! tout cela est bien ézagéré : "»^{xv}

Cladel déclare de son côté :

« Voyons mon cher docteur, s'écria l'un des plus féroces de la bande de précieux de la littérature, avouez-nous donc que votre Gascon n'est qu'un illuminé, qu'un hâbleur et qu'il nous en impose à tous en soutenant mordicus qu'il existe sur les bords du Tarn ou de la Garonne une collection d'urbains et de ruraux aussi cocasses que ceux qu'il a peinturlurés, entre autre un individu s'appelant: Titi Foyssac IV dit La République et La Chretienté. Brouhaha, tumulte, hourvari, sabbat ! Et l'on me sabrait sans vergogne, on m'assommait sans pitié quand apparut là, fort tranquille, un ingénieur du Midi, M. Soulié, de Saint-Antonin en Rouergue. Il entre, écoute ou plutôt entend en dépit du tapage et, tout à coup, se mêlant aux débats, s'avance au milieu du salon : "Ha, messieurs, s'il vous plait, un mot ! Titi Foyssac IV n'est point un mythe, et je réponds que votre confrère, mon compatriote, Monsieur Léon Cladel, ne l'a point inventé; je suis le neveu de ce brave homme qui mourut naguère à Montauriol en Quercy, rue Corail N°93."»^{xvi}

Mais le vrai retour à la ville, ce serait de voir comment elles ont rendu hommage à leur écrivain, par quels mots, quelles cérémonies. Un bon travail en perspective est l'analyse des discours prononcés pour l'inauguration de leur statue. Cladel meurt en 92 et en 94, sa statue donne lieu à une grande fête. La même chose arrive pour Daudet à Nîmes, ce travail s'annonce donc facile.

Il peut se prolonger, pour la seule période 1789-1914 par d'autres rapprochements : les deux pasteurs-politiques Jeanbon Saint-André et Rabaut Saint-Etienne, les deux historiens, Mary-Lafon et Guizot, les deux philosophes Jean Izoulet et Gaston Mathieu. Pour notre époque nous pourrions compléter le parallèle par le face à face Castan-Lafont.

-
- ⁱ Histoire du blue-jean ; Daniel Friedman
ⁱⁱ Je ne sais plus la nature du colloque.
ⁱⁱⁱ Limoges Ville Rouge, Merriman Belin 1990 (publié 5 ans avant aux USA !)
^{iv} J-P. Hébert Hauts lieux de la littérature en France Bordas 1990 (Nîmes et Montauban sont cités :
Daudet et Reboul pour Nîmes et Cladel pour Montauban)
^v Préface à Nouvelles Siciliennes G. Verga Denoel
^{vi} Préface aux Oeuvres de Daudet
^{vii} Annales Politiques et Littéraires 1902
^{viii} Numa Roumestan
^{ix} Revues des langues Romanes années de 1890 à 1900
^x Annales Politiques et Littéraires 1902
^{xi} Alphonse Daudet Souvenirs d'un homme de lettres
^{xii} Revue, La Renaissance 1927
^{xiii} Gaston Varenne Bourdelle par lui-même 1927
^{xiv} Numa Roumestan
^{xv} Souvenirs d'Alphonse Daudet
^{xvi} Préface de Cladel à son livre Titi Foyssac IV La République et la Chrétienté